

Scythes

L'or et la flèche

Tome 2



ROMAN BARBARE

Avertissement

Pour une meilleure continuité du roman, je me suis permis de vous imposer une numérotation de chapitre continue. Le précédent tome finissait au chapitre 12, où nous avons laissé Ilya, Théto, Hélias et Sansara ainsi que Mitanis quitter Panticapée...

Nous reprenons avec Thomyris...

Veillez me pardonner cette petite divergence aux lois de l'écriture...

Sam





Chapitre 13

Thomyris

Kermèlès, quinze lunes plus tard.

Les enfants avaient disparu depuis déjà si longtemps. Et les hommes les plus courageux du village étaient partis à leur recherche. Depuis, rien. Plus aucune nouvelle. Thomyris ne dormait plus et sa santé déclinait. Certes, le village était bien gardé et les hommes qui y étaient restés étaient nombreux, mais ils n'avaient plus de roi et Thomyris régnait sur Kermèlès plus par défaut que par envie. Elle réalisa à quel point Jarakyn lui manquait, tout comme Ilya et Daïran, et créaient un vide au sein du clan. L'absence de Kaï'rîma, l'âme du village, pesait aussi lourdement sur le moral des nomades. Sans lui, Kermèlès était aveugle et le triste sort de ses âmes reposait entre les mains des esprits, cruels pour certains, joueurs pour d'autres.

Elle aurait donné n'importe quoi pour les revoir, pour les savoir vivants. Et le cavalier qui était venu, il y avait déjà dix lunes, ne l'avait pas rassuré.

Tallig. C'est ainsi qu'il se nommait. Il lui avait confié qu'il avait vu et parlé avec ses deux enfants. Ils avaient fait connaissance, mangés et riant, puis ils s'étaient évanouis dans les monts Caucase. Il avait eu la gentillesse de la prévenir et de ramener Aqai et Aqnayzagai, les deux chevaux tant adorés. Thomyris l'avait remercié et avait voulu le dédommager, mais

il avait refusé. Sa rencontre avec les enfants l'avait touché, principalement celle avec Ilya. Elle lui avait tant rappelé sa fille. Il était ensuite parti comme il était venu, faisant allégeance à la reine mais surtout, laissant avec lui son lot de questions et d'inquiétudes. Elle en était là et se morfondait dans sa yourte, quand on la prévint de la venue de Keraïnis.

— Merci, fais-la rentrer Apsha et prépare Tillis, ma jument. Je vais la faire courir. Ça lui fera du bien et moi aussi.

— En effet ma reine, c'est une excellente idée. Je m'en occupe.

Keraïnis entra dans la yourte et s'agenouilla devant la reine.

— C'est bon Keraïnis, relève-toi et dis-moi ce qui t'amène ici.

— Merci ma reine. En fait, c'est gênant à dire. Enfin, je ne sais pas si c'est vraiment le moment.

— Parle, te dis-je. Qu'as-tu? Je te connaissais plus loquace, surtout lorsque tu jouais avec Mitanis.

— Vous savez? Je veux dire, entre lui et moi?

— Je sais tout, tu devras t'y habituer, Keraïnis. Mais tu n'es sans doute pas là pour parler de ça. Alors parle et vite, je dois sortir.

— Bien ma reine, dit-elle en rougissant à peine. Depuis que notre roi est parti, on parle beaucoup à Kermèlès.

Elle garda le silence, comme si la suite peinait à venir.

— Et?

— Mon père, Tragan, comme vous le savez, vous est tout dévoué, à vous comme à Jarakyn. Mais il est aussi proche des hommes du village de par sa fonction. Et il entend parler autour de lui. C'est pour cela qu'il m'envoie.

— Peux-tu être plus explicite, Keraïnis?

— J’y viens ma reine. En fait, comment dire, les hommes ont peur. Peur de l’avenir et sans Roi ni Chaman, même à vos côtés, les esprits s’échauffent.

— Et quand les esprits s’échauffent, rien ne vaut un bon chaman, je sais, dit-elle, s’étonnant de son humour dans un pareil moment. Et puis, nous avons Sinakeitha. Elle est douée.

— Sans doute, mais...

— Écoute, la situation m’inquiète tout autant que toi. Mais je ne peux rien y faire hélas. La précipitation de Jarakyn à poursuivre les deux traîtres et à ramener Daïran et Ilya est la cause de tout cela. Qui pourrait lui en vouloir d’ailleurs ? Surtout pas moi.

— Je comprends ma reine, mais si vous parliez aux hommes, peut-être que cela...

— Leur dire quoi, Keraïnis ?

Thomyris avait pris le ton de la colère et Keraïnis blêmit, puis baissa la tête, silencieuse. Mais sa colère retomba vite et elle se rendit compte de son erreur. Elle s’approcha de la jeune fille et l’a pris dans ses bras.

— Excuse-moi Keraïnis, excuse-moi, lui glissa-t-elle à l’oreille. Je ne suis plus moi-même ces derniers temps et j’ai peine à être clairvoyante. Ils me manquent tellement et mes nuits sont peuplées de cauchemars. Mais tu as raison, Jarakyn m’a confié la mission de gérer Kermèlès et je dois m’y tenir. Je parlerai donc au clan.

— Ne vous excusez pas, c’est tout naturel et je suis sotte d’être venu vous importuner de la sorte.

Keraïnis se retourna, faisant quelques pas vers la sortie.

Un silence se fit, apaisant, dans cette immense yourte vide pourtant si chaleureuse il y a encore si peu de temps. Le grand siège de bois richement décoré et les tapis riches aux motifs

complexes attestait de la nature royale de l'endroit. Pourtant, une reine triste peinait à rendre sa prestance à ce lieu symbolique.

— Attends Keraïnis ! J'ai dit que je parlerai au clan, mais pas maintenant. J'ai envie d'une chevauchée dans la steppe afin de me changer les idées. Peut-être cela m'aidera-t-il à trouver la paix et à y voir plus clair et surtout, me redonner la force d'affronter la vindicte qui gronde. M'accompagnerais-tu ?

— C'est un honneur ma reine ! Et si vous le permettez, je file préparer ma jument.

Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir, si ce n'était de revoir Mitanis bien sûr. Mais une chevauchée avec la reine exalterait sa fougue naturelle et surtout rehausserait son prestige au sein de Kermèlès.

— File alors, et ne traîne pas, la fougue de Tillis commence à m'envahir. Je n'aimerais pas passer à côté de ça !



Gorgippia apparaissait à l'horizon et les brumes du matin commençaient seulement à se lever lorsque Syras se réveilla. Kyriathis profitait encore un peu du calme relatif que le navire leur apportait. Une fois arrivé au port, il faudrait s'activer à trouver des chevaux et des vivres afin de parcourir les derniers mille les séparant de Kermèlès.

— Je ne me rappelle pas être jamais venu à Gorgippia, dit Syras.

— Hum... Que dis-tu ?

— Je ne suis jamais venu ici, et je me demande comment on va être accueilli.

— Montons sur le pont et voyons si Sithkhan peut nous en dire plus sur ce port. Notre aventure commence cher ami, et mieux vaut en connaître les moindres détails. Ce sera plus amusant à raconter au fond de ta taverne.

Les deux compères arrivèrent sur le pont et Sithkhan vociférait comme un diable.

— Allez, bande de fainéants ! Carguez-moi ces voiles au plus serré ! On n'a pas beaucoup de ce maudit vent et on se traîne ! Ah, vous voilà donc messieurs. Excusez-moi pour ce vacarme. J'espère qu'il ne vous aura pas réveillé, mais si je n'active pas cet équipage de cagnards, on verra Gorgippia, mais de loin seulement !

— Ne vous inquiétez pas maître Sithkhan, la nuit fût dès plus agréable. Quand pensez-vous nous débarquer ?

— Le soleil ne sera pas à son zénith quand nous franchirons l'entrée du port.

— Vous connaissez bien l'endroit ?

— Oh que oui ! J'y viens quelques fois. Ma dernière escale ici remonte à deux solstices, durant l'hiver. Une commande de peaux et de bois si ma mémoire est bonne. C'est un endroit paisible où il fait bon commercer. Le négoce de vin et d'armes y est florissant l'été. Pensez, toute la côte de Gorgippia à Trapézonte¹ est bordée par la formidable chaîne des monts Caucase. Infranchissable l'hiver, seule Gorgippia au nord-ouest, permet de passer de l'autre côté. La passe de Darial, bien plus au sud permet de franchir ses sommets immenses et de contourner vers le Pont Ptolémaïque et ensuite, rejoindre la Cappadoce. Ces deux routes sont convoitées, mais seule celle qui mène à Gorgippia est sûre.

¹ *Trapézonte, actuelle Trabzon, en Turquie.*

L'autre, aux dires des rares navigateurs qui ont pu en revenir, est extrêmement dangereuse.

— Ah bon, et pourquoi donc ?

— Maître Syras, n'auriez-vous jamais entendu parler des Alains ?

— Vaguement, si. Des vauriens qui terrorisent et pillent quelques villages environnant.

— Exact ! Mais ils se sont fédérés en un peuple discipliné et puissant. Leur expansion vers le nord, est inévitable. On dit même qu'ils se sont alliés aux démons de l'est.

— Les Sauromates ? Alliés avec un autre peuple ? Ce sont des Scythes, pas des démons. Et encore moins des parjures. Ils ne feraient alliance avec d'autres que leur peuple.

— Non, plus à l'est encore vers le levant.² De terribles chevaucheurs de montures démoniaques et de redoutables guerriers. On dit qu'ils ont donné naissance aux terribles sorcières noires que les Scythes vénèrent pour leur grand pouvoir divinatoire. Elles auraient même, dit-on, le pouvoir de se transformer en chouette ou corbeau.³

— Allons bon ! Des sorcières volantes ! On aura tout vu, dit Kyriathis. Bon, ce n'est pas le tout, mais j'aurai presque une petite faim, dit-il pour couper court à ses boniments.

— Bien sur maître Kyriathis, ou avais-je la tête ? Ces histoires de bonne femme m'ont fait oublier les usages. Je vous amène de quoi vous faire patienter jusqu'à notre arrivée.

² *Le levant est l'Orient, là où le soleil se lève. Sithkhan fait sans doute référence aux peuples de l'actuelle Mongolie, très mal connue à l'époque.*

³ *Ovide, dans ses Métamorphoses (XV : 356) décrit des femmes Scythes utilisant des baumes afin de se transformer en oiseaux, une activité typiquement chamanique.*

— Attendez, maître Sithkhan ! Vous avez parlé de Gorgippia et Trapézonte, mais si ma mémoire ne me fait pas défaut, il existe de nombreux autres petits ports jalonnant la côte.

— Certes, maître Kyriathis, mais de bien moindre importance. Aucune commune mesure avec ce que vous connaissez déjà. Mais vous verrez, Gorgippia est intéressante, et hautement stratégique.

— Et qui gouverne ce port ?

— Les Grecques bien entendu ! Ils gouvernent plus ou moins la majorité des ports et cités du Pont-Euxin. Quelques fortes garnisons doivent en assurer la protection.

Il avait dit ça à contre cœur et était parti chercher de quoi manger. Il savait que ses hôtes le comprenaient. Syras était Roxolan, Kyriathis un Massagète. Les Grecs, bien que peuple sérieux et habiles négociants, n'avaient fait que poser les jalons d'une colonisation éphémère, que les Scythes avaient récupérées à bon escient. Bien fédérés et regroupés, cet immense maelstrom de peuples hétéroclites, aurait constitué une armée invincible.

— Bien ! Mon cher Syras, si Sithkhan dit juste, il nous faudra être de la plus grande prudence. Nous ne connaissons rien de ses Alains et les informations de notre capitaine sont assez anciennes. Par Tabiti, seuls nos dieux et déesses peuvent savoir comment a évolué la situation actuelle.

— Oui Kyriathis, tu as raison. Par ailleurs, nous ne savons pas où est Kermèlès et si les plans que nous a fournis Démétrios nous serons d'une grande utilité, la cité aura sans doute bougé depuis. Il faudra nous renseigner au port. Aurons-nous de la chance ?

— Je l'espère, tout comme toi. Mais nous devons sans doute nous fier plus à nous-même qu'aux autres et rester sur nos gardes. Deux inconnus traversant la steppe, cela éveillera les curiosités.

— Elle est immense et sera notre meilleure alliée.

— Ou pas Syras. Le jour, il faudra en cas d'attaque compter sur la vélocité de nos montures ainsi que sur leur endurance. La nuit, qui sait... ?

— C'est pour cela qu'il faudra nous armer et nous équiper des meilleurs chevaux.

Sur ces propos, Sithkhan, arriva, un plateau dans la main et une amphore dans l'autre. Une odeur de poisson grillé chatouillait les narines de nos deux compères depuis un moment, et il était temps que le résultat de ces grillades se fasse sentir...

— Tenez messieurs, je pense que cela vous ravira. Ils viennent d'être pêchés et agrémentés d'un jus d'agrumes et de quelques épices se marieront à merveille avec ce petit vin de Mésie que j'emporte toujours avec moi.

— En effet ! Quel fumet ! Bravo capitaine. À notre retour à Olbia, nous ne manquerons pas de tarir d'éloges sur votre prestation.

— Merci maître Kyriathis, mais votre simple compagnie est déjà un honneur qui retentira dans les tavernes que j'affectionne.

Les deux amis mangèrent les mets qui leur étaient proposés avec simplicité. Ils avaient été des hommes rudes, habitués aux batailles et à la vie dure des soldats. Mais leur retraite paisible avait ravivé les petits plaisirs de la chair et du bon

vin. Arès⁴ avait jadis guidé leurs aspirations guerrières, mais l'esprit des sens avait maintenant pris le dessus.



Thomyris avait rejoint Apsha. Affairée à sa tâche, elle brossait la crinière de Tillis la jument préférée de la reine. C'était une bête splendide que Jarakyn lui avait offert et elle y tenait comme à la prune de ses yeux magnifiques. Sa robe blanche sans aucune tâche resplendissait au soleil et lui donnait une brillance sans égale. Sa blancheur ne lui serait pas fatale pour autant. Les Scythes avaient pour tradition de sacrifier les chevaux blancs lors de mariages, cérémonies religieuses ou enterrements. Et Thomyris sacrifierait d'une manière beaucoup moins religieuse le premier qui toucherait à Tillis.

— Merci Apsha de t'être occupé de Tillis, c'est parfait et tu peux me laisser. Mais avant prévient Tragan que j'emmène sa fille avec moi. Nous serons rentrés avant le coucher du soleil.

— Bien ma reine. Rien d'autre ?

— Eh bien, je te demanderai juste une chose encore. Promène-toi dans le campement et écoute. Rapporte-moi ce que tu entendras, mais reste la plus discrète possible.

— Ce sera fait. Vous pouvez compter sur moi.

— Je sais Apsha, je sais.

Et la servante repartit d'un pas désinvolte, presque nonchalant qui n'alerterait personne. Elle serait donc les

⁴ *Arès, Dieu de la guerre chez les Scythes. L'équivalent de Bacchus n'existant pas dans leur panthéon, la gastronomie scythe étant quasi inexistante...*

oreilles de Thomyris durant sa courte absence, et ce rôle lui allait à ravir.

Thomyris enfourcha sa monture et attendit Keraïnis qui arrivait rapidement. Chevauchant un étalon petit mais robuste, de robe noire, elle était d'un antagonisme parfait. Les forces contraires s'additionnaient pour une chevauchée qui allait s'avérer grisante. Elle s'était habillée de fort belle manière. Elle avait remonté ses longs cheveux châains dorés en une coiffure lui donnant un air sauvage, et avait revêtu une tunique de chasse recouverte de petites feuilles légèrement dorées. Elle rayonnait ainsi, peut-être trop même, comparée à la simple tenue de Thomyris. Elle s'en rendit compte et baissa la tête, confuse.

La reine sourit. Elles se regardèrent, et sans un mot, Thomyris donna le signal d'un coup de pied ferme mais amical dans le flanc de Tillis qui n'attendait que ça. La jument se cambra et allait montrer à sa maîtresse ce que jouer avec le vent voulait dire.

La communion fut totale et instantanée. Tillis ne faisait qu'accélérer, comme si rien ne pouvait l'arrêter. Keraïnis suivait aussi facilement, porté par un étalon qui voulait sans doute se mesurer à cette jolie jument blanche. Baissées sur leurs encolures respectives, elles galopèrent si vite qu'elles ne mirent que très peu de temps à faire disparaître Kermèlès derrière elles. Le temps était magnifique. Le ciel d'un bleu soutenu, était parsemé de lourds nuages blancs aux formes étranges. Les herbes hautes de la steppe semblaient comme une mer verte et mouvante, ondulant sous l'effet d'un vent frais et léger. Les chevaux y traçaient deux sillons distincts qui se refermeraient bien vite, comme l'onde sur l'eau qui s'atténue peu à peu.

Devant elles, la steppe.

Infinie.

Là où le ciel rejoint la terre, là où le vent se mêle à la poussière et où les Dieux voient les humains se disperser, se quereller, se battre et s'aimer. Le terrain de jeu de Tabiti, Papaïos et Argimpasa s'étendait, à perte de vue et cela fit frémir Thomyris. Comme elle était petite dans cette immensité. Pourtant, elle sentait qu'elle pouvait toucher le ciel et agacer ses divinités redoutables. Telle une corde d'arc à peine frôlée qui émet le son qui annonce sa force, Thomyris ressentait cette tension au fond de son être. Elle était prête à défier quiconque s'opposerait à elle. L'instinct guerrier grandissait en elle et c'est ce qu'elle recherchait. Ces jours passés à se morfondre l'avaient ramolli et elle n'avait trouvé que cette solution pour oublier tout cela. La présence de Keraïnis lui plaisait aussi. Pas forcément rassurante, mais apaisante. Elle savait qu'elle ressentait les mêmes sensations, ou du moins l'espérait-elle. À quoi bon chevaucher sinon ? Les Scythes avaient en eux ce sang qui coulait si vite dans leurs veines lors de ces cavalcades effrénées.

Thomyris bifurqua vers la gauche et ralentit un peu. Tillis fit un saut splendide au-dessus d'un petit cours d'eau qui serpentait dans les herbes. Quelques échassiers importunés s'envolèrent lentement et disparurent aux ras des herbes.

Keraïnis en fit de même et rejoignant Thomyris, s'arrêta à ses côtés. Elles se sourirent et silencieusement firent boire leurs montures nullement fatiguées.

Les deux cavalières avaient pris leur arc. Leurs gorytes étaient solidement fixés à leurs selles de cuir et remplis d'une dizaine de flèches empennées de blanc. Jarakyn avait interdit à toute personne du clan de s'éloigner sans cela. Par sécurité et surtout, le gibier foisonnait dans la steppe. Chaque membre

du clan participait à la vie quotidienne, femmes et enfants y compris. C'était un excellent exercice pour se maintenir en forme et rester apte au combat. Thomyris avait d'ailleurs l'intention de ramener une ou deux poules d'eau ou un renard imprudent si elle en avait l'occasion. Elles longèrent donc le petit ru qui serpentait en direction d'une colline plus à gauche.

La reine s'arrêta. Ses magnifiques cheveux blonds se mêlaient aux nuages par la volonté du vent et sa poitrine généreuse se soulevait régulièrement, trahissant l'exaltation du moment.

— On file sur la colline, la vue y sera plus intéressante. Peut-être y verrons-nous les monts Caucasis. Le temps est clair.

— Je suis votre ombre ma reine !

— Ton cheval l'atteste Keraïnis, dit-elle en souriant.

Elles reprirent leur course folle, encore plus endiablée qu'avant et atteignirent peu après la colline qui s'avéra plus haute que prévu. Les chevaux ne ralentirent pourtant pas, ragaillardis sans doute par l'eau fraîche qu'ils avaient bue. Arrivée en haut, le panorama était époustouflant. Thomyris descendit de son cheval et contempla avec admiration ce paysage. Devant elle s'étendait la mer de verdure presque jusqu'à l'horizon. Presque, car une bande noire et blanche prenait naissance sur la droite et grandissait petit à petit pour prouver au regard que les montagnes étaient bien là. Sans doute immense sur la gauche, Keraïnis s'amusa à tendre la main et vit que sur la gauche, les montagnes faisaient l'épaisseur de son pouce. Elle n'imaginait pas que c'était si loin et pourtant si proche maintenant qu'elle le voyait. Une toute petite pointe blanche se distinguait à peine, mais si loin.

— C'est splendide non ?

— Oh oui ma reine. Je ne les avais jamais vus comme cela. Même, je ne les avais jamais vu en fait. Seulement imaginées lors des histoires qu'on raconte à la veillée. Mais qu'elle est cette petite pointe là-bas sur la gauche ?

— Eh bien, je crois d'après mes souvenirs et surtout d'après ce que m'a raconté Jarakyn que c'est une montagne immense. La plus haute de ce que tu vois. Elle se nomme *Hara Berezaïti* qui signifie "sentinelle élevée"⁵. Je ne m'y suis jamais rendue, mais maintenant que je la vois, je ressens un besoin irrépressible d'y aller. Je pense que c'est ce que Daïran a ressenti et ce pourquoi il est parti avec Ilya. Je les comprends maintenant.

Elle avait dit cela avec une forme de tristesse, de renoncement, comme si elle savait qu'elle ne les reverrait pas. Mais elle chassa immédiatement cette image et, levant la tête implora les Dieux de l'aider et de sauver son mari et ses enfants, où qu'ils soient.

Et elle vit. Un nuage, blanc, joli comme tout. Elle sourit et Keraïnis ne comprit pas tout de suite. Mais en levant les yeux, elle comprit.

Le nuage blanc ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa fille, Ilya et semblait lui sourire. Elle sut alors que tous étaient vivant et prit cela comme une vérité ultime et inébranlable.

Keraïnis appréciait l'instant et resplendissait dans sa tunique étincelante. Trop peut-être...



⁵ *Thomyris est en train de voir ce qu'on nomme actuellement le mont Elbrouz, qui culmine à 5416 m d'altitude. C'est le point le plus haut du Caucase.*

L'entrée du port de Gorgippia ne payait pas de mine, mais offrait au marin un abri fort appréciable en cas de tempête. Deux hautes digues en pierre se prolongeaient dans la mer sur une longueur d'une stade environ⁶, et de nombreux bateaux y étaient amarrés. Une nuée de mouettes profitaient encore des quelques restes de la criée du matin. Le soleil étant haut, presque à son zénith, la chaleur se faisait sentir malgré quelques lourds nuages aux formes étonnantes. Syras se dit qu'un arrêt dans une des nombreuses enseignes du port serait le bienvenu, avant même de se procurer armes et vêtements adaptés. Il n'oubliait pas sa mission pour autant et son importance. Kyriathis lu un peu dans ses pensées.

— Je me demande si la somme que nous a fournie notre reine Ilona pour le voyage suffira pour le retour, dit-il en souriant.

— Euh, pourquoi dis-tu cela ?

— À ton air songeur qui revient à dire tout haut qu'une petite bière fraîche serait la bienvenue. Je me trompe ?

— Pas du tout Kyriathis. Tu as le don de divination par Tabiti !

— Mais non ! Je te charrie ! Je testerai bien une de ces tavernes qu'on aperçoit là-bas. Et même si l'on n'a pas à se plaindre de notre capitaine et de ses délicatesses, l'air marin ne remplace pas l'ambiance autour d'une bonne table, non ?

— Parbleu, oui !

— Mais encore une fois, restons vigilants et ne perdons pas de vue notre mission. Elle reste notre priorité et nous devons nous y préparer. Ce n'est pas avec nos seules épées que nous allons nous protéger et nos habits nous ferons passer pour des

⁶ Une stade, 150 mètres environ.

brigands auprès du roi si nous arrivons à trouver Kermèlès et à nous présenter devant lui.

Syras acquiesça et d'une tape dans le dos de son ami, l'invita à rassembler ses affaires. Le bateau allait accoster. L'équipage, discret, s'était montré peu enclin aux efforts et il rechignait à la moindre tâche. L'un roulait des tonneaux de la proue à la poupe, sans raison apparente, d'autres se prenaient les pieds dans des cordages mal rangés. La plupart ne vaquaient à rien qui pouvait rappeler une tâche. Mais seul le capitaine était maître sur son navire et nos deux compères ne tentèrent rien pour lui ravir sa place auprès de l'équipage. Quelques coups de fouet cinglants et bien placés auraient sans doute suffi à remettre un peu d'ordre.

Le bateau s'arrêta malgré tout avec un petit choc, plus par chance que par habileté de manœuvre et quelques marins éclatèrent de rire lorsqu'un des matelots, placés haut sur le mât avait chuté. Se fracassant les deux jambes sur le bastingage, il finit à l'eau en hurlant de douleur. Un des hilares lui lança une corde que ce dernier ne put attraper, et il coula comme une pierre, emportant sa douleur au fond du port.

Vociférant, Sithkhan se demandait ce qu'il avait fait aux Dieux pour mériter cela ! Il devrait retrouver un homme d'équipage pour le retour, négocier, palabrer à n'en plus finir. Cela le minait déjà.

Kyriathis et Syras n'osaient pas rire du malheur de leur infortuné capitaine, mais ils avaient du mal à se retenir.

Ils le saluèrent et le remercièrent de l'égard qu'il leur avait apporté et se dirigèrent vers la plus proche taverne.

Elle se situait directement sur le port, et semblait très bruyante. C'était tant mieux, ainsi, ils pourraient parler sans éveiller les curiosités.

Syras rentra le premier dans la salle mal aérée et étonnamment sombre. De trop petites fenêtres n'apportaient que peu de lumière et malgré le fait qu'elles étaient ouvertes, l'air circulait mal. Des odeurs de transpiration et de tables mal lavées imprégnaient tout. Kyriathis aurait mille fois préféré une table dehors, mais la taverne en était dépourvue. Et il faisait de surcroît trop chaud. Ils firent contre mauvaise fortune, bon cœur et s'assirent à la table la plus proche. Un homme jovial, replet et taché de partout apparut aussitôt. Sa moustache immense lui donnait un air comique, mais la confiance se lisait dans ses deux petits yeux malins.

— Que puis-je vous servir messieurs ?

— La soif, mon ami, la soif nous amène ! Sers-nous ta meilleure bière et qu'elle soit fraîche surtout, dit Syras.

— J'ai la meilleure du Bosphore ! Vous m'en direz des nouvelles.

— La meilleure ? N'exagérerais-tu pas aubergiste ?

— Non, c'est moi qui la brasse !

Et il s'en fut aussi vite qu'il était apparu.

— La meilleure, il en a de bonne lui !

Kyriathis sourit, connaissant le chauvinisme de son compère à l'égard de sa propre taverne, et de sa propre bière.

— Il faudra lui demander où l'on peut s'équiper pour notre voyage, dit Syras.

— Je m'en charge dès son retour.

Retour qui ne fût pas long. Le tavernier semblait ne jamais devoir se reposer. Il posa les deux chopes de bière en bois sur la table.

— Si l'aventure vous tente, j'ai quelques plats de poissons assez épicés il est vrai, mais savoureux ! À moins que vous ne

désiriez un ragoût que je fais, mais là, il faudra attendre un peu.

— Eh bien ma foi, si mon ami est d'accord pour une plâtrée de poisson ?

— En avant, dit Syras !

— Mais avant, peux-tu nous dire où nous pourrions trouver des bons chevaux et deux arcs dignes de ce nom.

— Des arcs scythes donc.

— Exactement. Il en existe d'autres, s'étonna Kyriathis en souriant ?

— Je pense à Falkaïr. C'est le meilleur pour ça. Il aura l'essentiel. Mais chez lui, pas de babioles. Que du lourd et de l'efficace.

— Parfait. C'est exactement ce qu'il nous faut. Et ce poisson dont tu nous as parlé ?

— C'est comme s'il était déjà là !

Il repartit toujours aussi promptement et Syras se demandait comment un homme de cette stature pouvait tenir une journée ainsi avec cette jovialité intacte. Il eut un semblant de réponse. Un abruti un peu ivre avait tendu la jambe et notre aubergiste s'était écroulé de tout son long sous les éclats de rire de la salle. Kyriathis voulu se lever afin d'apprendre les bonnes manières à ce rat. Mais, l'aubergiste avait été encore une fois, prompt à se relever et avait administré une baffe capable d'assommer un bœuf à l'indélicat. Ladite baffe avait eut pour cause d'éclater la face rougeaude de l'individu directement dans une plâtrée d'arêtes de poisson.

— Dors bien l'ami. Et range tes jambes la prochaine fois.

Tous rigolèrent de l'anecdote et reprirent leurs conversations comme si de rien n'était.

— Eh bien, j'aurais pas aimé me la prendre de l'autre côté celle-là, dit Syras. Il m'en faudrait un comme ça dans mon auberge. Ça refrénerait certains de causer des soucis à mes filles de salle.

— En effet. Quelle baffe ! Bon, on termine assez vite afin de voir ce que ce Falkaïr a à nous proposer. Je pense qu'une journée de cheval nous attend à bonne allure. Nous ne pourrions sans doute pas nous présenter de nuit devant le roi. Il nous faudra prendre de quoi dormir la steppe. Comme au bon vieux temps.

Il dit cela avec un brin de nostalgie et ses yeux brillaient d'une ardeur peu commune. Il termina d'un trait sa chope. Syras sentait que, des deux, c'était son ami qui recherchait le plus cette aventure. Il avait été le général Nensha qui avait commandé les armées roxolannes auprès d'Atéas lors des guerres entre scythes et phalanges macédoniennes et connaissait l'odeur du sang, de la rage et des victoires.

— Et voilà mes amis. Vous m'en direz des nouvelles ! Une autre bière peut-être ?

— Pas de refus ! C'est en effet, la meilleure bière que j'ai jamais goûtée. Ma foi, dommage que nous devions partir si vite.

— Vous repasserez. Ils repassent toujours...

Et il repartit, laissant nos deux compères bâfrer comme si leur vie en dépendait. Ils comprirent d'ailleurs d'où venaient les tâches de l'aubergiste lorsqu'ils regardèrent leurs tuniques qui en étaient constellées. La sauce dans laquelle baignait le poisson et les fruits de mer en était la cause et était délicieuse.

Peu de mots, des sourires et des pensées qui se croisent, tels étaient les premiers éléments d'une grande amitié.

Ils laissèrent sur la table un joli tas de piécettes d'argent qui ne leur serviraient plus dorénavant, mais qui satisferait sans doute l'aubergiste et se levèrent, repus et heureux.

— Vous partez messieurs ? Alors bon voyage et à une prochaine.

— Comment te nommes-tu l'ami ?

— Ici, c'est Tekhlan, pour vous servir.

— Ici ? Mais pourquoi ici. Tu as un autre nom ailleurs ?

— Oh, ça, c'est une autre histoire. Revenez et je vous raconterai.

— Eh bien nous n'y manquerons pas, si les Dieux nous laissent le choix, dit Syras piqué de curiosité.

— Laissez donc les Dieux là où ils sont. Les humains ont mieux à faire que de s'en préoccuper, croyez-moi !

— Merci Tekhlan, et au revoir. Eh, au fait, bravo pour la baffe !

Il se retourna en levant le bras en signe d'adieu, mais savait qu'il les reverrait un jour. Quand ? Cela n'importait guère, et qu'importent les Dieux, il le sentait.

L'abruti, quant à lui, faisait encore quelques bulles dans sa plâtrée de sauce et se remettait doucement.

Ils avaient oublié de demander où se trouvait Falkaïr, mais une passante les renseigna gentiment.

— C'est paisible ici, ne trouves-tu pas Kyriathis ?

— En effet. Pas de tension et un climat agréable. Cela me ferait presque penser à Olbia si la cité comportait plus de statues et de décorations. Il manque....

— Du raffinement.

— C'est cela. Du raffinement. C'est dommage d'ailleurs. Il y aurait moyen de faire. À notre retour, il faudra en parler à Ilona maintenant qu'elle est reine. Elle pourra peut-être missionner quelques architectes ou artisans capables de rendre Gorgippia plus resplendissante.

— Je crois que nous arrivons. Sur la droite puis en dehors de la ville. C'est bien cela ?

— La grande bâtisse là-bas. Oui, à l'odeur, je dirais que c'est bien là qu'on va trouver nos chevaux.

Ils arrivèrent dans une ruelle qui jouxtait une grande demeure faite entièrement de bois. Des hennissements se faisaient entendre de l'autre côté. Ils firent le tour et tombèrent sur un petit garçon qui courait comme un fou. Manquant de les percuter, il s'arrêta juste à temps, et sans peur, les toisa de sa petite taille, presque avec effronterie.

— Eh jeune homme, peux-tu nous dire où on pourrait trouver un certain Falkaïr ?

— C'est mon père, et il s'occupe des chevaux. Vous le trouverez derrière.

Et il repartit de plus belle. Décidément, pensa Syras, tout le monde aime courir par ici.

Ils contournèrent la bâtisse et se retrouvèrent face à une grande prairie qu'il n'aurait jamais cru trouver là. Gorgippia n'avait pas d'enceinte de protection. La steppe s'étendait directement des dernières demeures à l'infini.

— En cas d'attaque, je ne donne pas cher de la cité. J'espère qu'ils ont un moyen de pallier cette aberration défensive.

Kyriathis était étonné de cet état de fait et se dit que renforcer les défenses de Gorgippia coûterait une fortune. La cité s'étendait sur la gauche assez loin et on devinait encore

quelques demeures juste avant l'anse qui fermait le port. Un mur d'enceinte courait sur quelques trois à quatre milles et prendrait des jours, voire des années à bâtir. Il en était là dans ses réflexions lorsque qu'un cavalier arriva au galop, sur une fort belle monture.

Il dégagea de la poussière plus pour impressionner les deux inconnus et d'un mouvement parfait, sauta du cheval, avec une souplesse étonnante.

C'était Falkaïr.

Ils l'avaient deviné à sa prestance. Grand, cheveux blancs et longs favoris tressés à la mode sarmate, son teint buriné prouvait que l'homme avait souvent galopé sous le soleil des saisons. Il semblait d'un âge avancé, mais la force qui émanait de lui imposait le respect. Il toisait les deux inconnus d'une bonne tête, et ne disait rien. Ce fut Kyriathis qui prit la parole.

— Maître Falkaïr je suppose ?

— Vous supposez bien. Que puis-je pour vous ? Soyez bref, je suis pressé.

— Oh, nous n'abuserons que très peu de votre temps, je vous rassure. Nous avons besoin de vous acheter deux très bons chevaux et leur équipement, deux arcs scythes, gorytes, une centaine de flèches, deux couvertures pour la nuit et ce sera tout.

— Par Argimpasa, c'est tout ! Ça va vous coûter plus que vous ne l'imaginez. Je ne fournis que du matériel de premier ordre.

— On nous l'a dit, oui. Mais cela suffira-t-il ?

Il sortit une bourse de trente drachmes d'or qui se mit à luire au soleil. L'éclat du précieux métal n'avait pris qu'un instant à traverser le regard de Falkaïr. Scythe, son effet avait été immédiat.

— Suivez-moi. Je vais vous montrer les meilleurs chevaux du monde. Je les élève moi-même. Ils vous conduiront au bout du monde si vous savez les apprécier et les monter.

— Au bout de la steppe, cela nous suffira en fait, dit Syras.

La pointe d'humour était comme celle de la flèche. Mal tirée, elle ne touchait pas. Syras prit le parti de se taire, du moins pour l'instant.

Ils arrivèrent dans un petit enclos ouvert où galopèrent quelques magnifiques bêtes.

Pour la vitesse, prenez celles-là. Pour l'endurance, c'est plutôt celle-là... Pour les deux, retournez-vous.

Ce qu'ils firent.

Ils virent alors deux magnifiques juments noires et brunes dont il émanait une force tranquille mais aussi, une puissance étrange. Le général Nensha avait eut une bête de cette race et n'en avait jamais retrouvé. Il connaissait leur extrême résistance et leur célérité. Chevaucher sur de telles bêtes était comme rivaliser avec le vent et rares étaient les cavaliers qui pouvaient en soutirer toute l'énergie.

Falkaïr sut, dès le regard de Kyriathis, que les deux chevaux seraient vendus.

— Pour les armes, venez, elles sont à l'intérieur.

Encore ébloui par les deux juments, ils suivirent et se retrouvèrent à l'intérieur d'une grande bâtisse qui sentait la fumée. De grandes tables étaient recouvertes de métaux différents, cuivre, fer, bronze sans doute. Un four énorme diffusait une chaleur encore insoutenable malgré le peu de braises qui rougeoyaient à peine. De grands baquets d'eau servaient aux multiples trempes des lames. Les deux hommes réalisèrent qu'ils étaient bien chez un forgeron, mais pas

n'importe, lequel. De grands secrets de fabrication flottaient ici, et Falkaïr était un maître en son domaine.

D'énormes poutres sculptées soutenaient une toiture impressionnante. Ils montèrent à l'étage et aperçurent quelques dizaines d'arcs qui pendaient à la poutre maîtresse.

— Ceux-là ne seront prêts que l'année prochaine. La colle qui les compose doit encore sécher et imprégner les fibres de bois blanc⁷ que je fais importer de loin. Mais suivez-moi.

Ils longèrent la charpente et arrivèrent au bout de la toiture. Sur une table, cinq paquets de tissus étaient posés, enroulés d'une corde blanche.

— Voilà, choisissez !

— Hum... Choisir quoi maître Falkaïr ?

— Dans chacun de ces paquets dort un arc. Plus qu'un arc en fait. Il n'est que l'objet, votre esprit en sera son âme et c'est très important. Même si je suis un peu pressé, je vais vous laisser seul un instant. Vous devez vous recueillir et écouter. Votre voix intérieure va vous guider. Écoutez-la bien. Vos flèches n'en seront que plus redoutables ensuite.

Et se retournant, il inspira et redescendit l'escalier.

Kyriathis et Syras se regardèrent et comprirent tout de suite que le moment était plus sérieux qu'ils ne l'avaient imaginé.

— Je te laisse Syras. Fais ce qu'il t'a dit et prend ton temps.

— Merci Kyriathis.

Seul, face aux cinq paquets, Syras ferma les yeux et fit le vide en lui.

⁷ Du bouleau, sans doute. Les scythes utilisaient le peuplier, le frêne, parfois le roseau. Et surtout, ils utilisaient de l'os et des tendons, qui donnait à l'arc cette formidable souplesse et force.

Il s'imagina galoper sur une des juments qu'il avait vues juste avant et sentit le souffle du vent dans ses cheveux. La vitesse. En se concentrant, il entendit un aigle glatir au-dessus de lui, signe de force. En ouvrant les yeux, il était d'un calme inhabituel chez lui. L'endroit peut-être, mais surtout, sa main s'était posée sur le troisième paquet, de façon inconsciente. Il sourit et appela Kyriathis et mit le paquet de côté.

Ce dernier arriva tranquillement, sentant que Syras avait trouvé.

— C'est fait. Voilà l'arc qui m'a appelé. À toi.

Et tout comme son ami, il le laissa seul.

Le général Nensha savait que ce n'était pas à prendre à la légère, et nombres des chamans qu'il avait connus utilisaient de terribles plantes pour se mettre dans un état propice au choix d'un arc. Il décida de s'en remettre aux Dieux et invoqua Arès dans une prière scythe qu'il connaissait encore. Il ferma les yeux, respira profondément trois fois et entonna doucement :

*Qattu jel.
Nayzağay ottÿe.
Sizdiñ fleş uşıñız.
Jawlardıñ yüregiñ⁸*

Il la répéta sept fois et sortit un petit couteau. Il s'entailla un doigt de la main du cœur et l'agita trois fois au-dessus de

⁸ *Vent des tempêtes.*

Feu de la foudre.

Que ta flèche vole.

Vers le cœur des ennemis.

sa tête. Il ouvrit les yeux, et seul le paquet le plus à gauche avait été taché.

Son choix était fait. Il s'agenouilla et remercia Arès, Dieu de la guerre qui lui avait porté conseil.

Il descendit vers son ami et lui signifia que son choix était fait.

Falkaïr arriva et su que les deux hommes avaient réussi à se décider.

— Votre cœur vous a donc guidé. J'espère qu'il ne vous aura pas abusé. Ces armes seront redoutables et portent à présent un pouvoir magique. Votre âme est entrée à l'intérieur. Une petite partie en fait. Tel le surmont d'un chaman ou son tambour, il faudra désormais considérer votre arc comme une partie de vous-même. Ne le perdez pas, et surtout, par Arès, ne le brûlez pas. C'est le meilleur conseil que vous aurez entendu aujourd'hui.

Ils remontèrent, suivant Falkaïr et retournèrent vers la table.

— Ouvrez-les, je vous en prie.

Ils dénouèrent les cordes et déroulèrent le tissu un peu gras qui protégeait les arcs. Ce qu'ils virent dépassait toutes leurs espérances. Jamais ils n'avaient vu un travail aussi parfait. D'une rare beauté, il émanait d'eux une puissance terrible. Les poupées étaient simplement décorées d'un animal. L'aigle pour Syras, comme dans sa vision. Le sanglier pour Kyriathis, symbole de force et de détermination, comme le général qu'il avait été. Les arcs les avaient bien appelés et avaient capturé une partie de leur esprit.

— Le tissu est huilé afin de les protéger de l'humidité. Je vous conseille d'en faire autant si vous ne les utilisez pas.

Mais ils sont très résistants à la chaleur et au froid. La colle que j'ai mise au point est unique. Mais je parle et je gage que vous aimeriez les essayer.

— Ce serait un immense honneur que de pouvoir leur donner vie, sous le soleil radieux de Gorgippia, maître Falkaïr.

— Alors suivez-moi.

Ils étaient sortis et le forgeron leur avait trouvé les gorytes d'une facture simple, mais solide et remarquablement réalisés. Aucun cordage ne venait lier les parties entre elles. Du cuir souple s'entrelaçait admirablement pour tenir le tout. Et leur animal totem y était gravé et doré. Les flèches étaient de parfaite rectitude et taillée dans un bois très dur. Ce qui étonna Syras.

— Le feu ne chauffe pas que les métaux. Il durcit le bois aussi si l'on s'y prend bien. Une fois brossé longuement, le bois est quasi incassable, mais garde sa souplesse.⁹

L'empennage des flèches était fait de plumes blanche, de l'oie sans doute et n'avait qu'une envie, retrouver les cieux. La pointe, fine et à peine barbée était redoutable.

— Pour la somme que vous m'offrez, voici un petit cadeau.

Il tendit deux petites fioles en bois, recouvertes d'un cuir de la meilleure qualité.

— Qu'est-ce donc maître Falkaïr, dit Kyriathis ?

— Un poison extrêmement violent. Je me le procure dans une tribu scythe qui m'envoie quelques guerriers venant se réapprovisionner de temps à autre. En échange, ils me

⁹ *Rectitude et spin sont encore deux notions fortement considérées par les archers modernes.*

fournissent quelques fioles. Méfiez-vous. Ce poison n'a pas d'antidote et reste fulgurant. Le temps de faire dix pas et votre cœur s'arrête. N'en abusez qu'en cas de nécessité absolue. Mais à vous messieurs. Épatez-moi et montrez-vous digne de ces arcs.

Le ton qu'avait employé Falkaïr n'amenait aucune excuse possible. Si Kyriathis avait ça en lui, Syras n'avait pas pratiqué depuis longtemps et espérait que ses muscles ne le trahiraient pas. Les arcs scythes, à double courbure, étaient d'une puissance incroyable. Ils demandaient cependant, des muscles dorsaux bien entraînés.

Kyriathis s'apprêta à tirer le premier sur une petite cible disposée à une cinquantaine de pas. Il respira, se concentra et banda l'arc puis décocha sa flèche avec douceur. Elle fila se planter au centre de la cible, sans que ce dernier eût semblé faire le moindre effort.

— Phénoménal, maître ! Je n'ai jamais vu une telle puissance contenue avec autant de souplesse. Essaye Syras, c'est fou !

— À vous maître Syras.

Il prit une respiration profonde tira sa flèche qui alla se planter un peu plus à gauche de celle de Kyriathis.

Ébahi, il n'avait rien perdu de sa dextérité. Du moins, son arc lui avait prouvé qu'il n'avait rien perdu en précision.

— Bien messieurs ! Ces arcs sont à vous et vous êtes à eux.

— Comment vous remercier maître Falkaïr ? Ces pièces d'or ne sont rien en comparaison de ce que vous nous offrez aujourd'hui.

— Certes, il aura fallu moins de temps pour les fondre que pour moi, de fabriquer ces arcs. Comme quoi, le respect et la

tradition, ce n'est qu'une histoire de temps et de talent, pas de métal.

Il avait pris un arc et avait tiré une flèche qui s'était plantée entre les deux précédentes, prouvant qu'il fallait aussi compter sur sa dextérité.

— Mais au fait, d'où venez-vous et qu'est ce qui vous amène chez moi ?

— Toutes nos excuses, maître Falkaïr. Vous sembliez pressé et nous ne voulions pas vous importuner. Nous venons d'Olbia la blanche. Il nous faut porter un message au roi du sud, un certains Jarakyn, qui trône à Kermèlès plus au nord je crois.

— Hum, Kermèlès, oui, ce nom me dit quelque chose. Un roi y siège en effet, mais roi du sud certainement pas.

Il dit cela avec dans les yeux, une sorte de colère sourde.

— C'est en effet à un ou deux jours à cheval vers le nord, mais je ne serai vous dire où et si l'endroit n'a pas changé. Les scythes ne restent jamais longtemps au même endroit. Mais vous risquez gros à vous aventurer là-bas.

— Et pourquoi donc ?

— Tout simplement parce que les Alains commencent à s'aventurer dans la région et qu'il ne vaut mieux pas les croiser. Même si j'aimerais tellement tomber sur eux !

Il dit cela en tapant sur la table.

Syras sursauta. Kyriathis regarda droit dans les yeux du forgeron. Il sentait monter en lui une grande colère nimbée d'impuissance.

— Mais venez, je vais vous raconter. Cela vous permettra de mieux juger de la situation.

Son hospitalité, froide aux premiers abords, se réchauffa. Sans doute suite aux achats conséquents, mais pas seulement.

Falkaïr avait cette noblesse cachée qui n'appartient qu'aux grands. Kyriathis ne s'y était pas trompé. Derrière l'humble forgeron se cachait un seigneur.

Il posa sur la table un kylix en argent de belle facture et servit ses hôtes.

— Il vient de Sinope, plus au sud de l'autre côté de la Mare Scythicum. Il délie les langues et l'âme, vous verrez.

— Nous n'abuserons pas, maître, sauf votre respect. La route est encore longue et nous devons rester vigilants jusqu'à notre arrivée à Kermèlès. Vous deviez nous raconter quelque chose qui pourrait nous aider, non ?

— J'y viens.

Il prit une longue inspiration et son visage se rembrunit un peu.

— Vous connaissez Pityos ?

— Pas de nom, dit Syras.

Kyriathis acquiesça.

— C'est un petit port de pêche, à une petite journée de chevauchée plus à l'est. Un beau petit port. Enfin devrais-je dire, c'était, car il n'existe plus. Ou du moins, il n'est plus que champs de ruines et de mort. Les Alains l'ont attaqué il y a moins d'une lune pleine et toute ma famille a péri. Massacrée par ces chiens de l'enfer. Massacrés ou emmenés, je ne sais pas. Lorsque j'y suis retourné, il n'y avait plus âmes qui vivent. Le village avait été brûlé. Je n'ai retrouvé qu'un homme mort dans une maison, mais curieusement, il semblait avoir été soigné. De nombreuses traces de pas se lisaient dans la terre battue. Et l'homme semblait apaisé.

— Curieux en effet. Mais je suis profondément désolé par ce qui s'est passé. Et pour votre famille, je ne sais que dire.

— L’homme, je le connaissais. Kélarios était son nom, et il m’avait rendu quelques services par le passé. Mais aucune trace de ma femme et de mes deux garçons. Je me prépare à les rechercher avec une troupe de guerriers que je réunirai ici. Gorgippia n’est plus sûre et mieux vaut se préparer à la pire éventualité.

— Il faudrait fortifier la ville, mais ce serait trop long.

— Le seul moyen est de monter une armée. Mais les hommes ici sont de simples marins ou commerçants, pas des guerriers. Leur entraînement va être long, mais s’ils sentent que leur vie en dépend, peut-être qu’ils réagiront plus vite, avant qu’il ne soit trop tard. Hélas, ces bâtards d’Alains ne vont pas nous laisser encore longtemps avant de déferler sur la cité. Gorgippia est assez riche pour qu’on ne s’y intéresse pas.

— Peut-être que nous pourrions en toucher un mot au roi du sud. Son armée est immense, paraît-il. Il pourra sans doute vous débarrasser de ce fléau.

— Quel intérêt aurait-il à faire cela ? Les Scythes sont des nomades et repartiront dans les confins de la steppe. Le Pont-Euxin ne les intéresse pas, du moins, sauf pour commercer.

— Justement, ils ont besoin de tous les ports possibles afin d’écouler leur production de céréales, armes et or, dit Syras.

— Stratégiquement et commercialement, l’idée se défend en effet. Et plaidé ainsi, la cause peut-être entendue. Mais je ne prendrais pas ce risque. Pas maintenant en tous cas. Je ne laisserai pas Gorgippia aux mains de ces fils de démons. S’ils viennent, ils verront ce que le mot colère veut dire.

— Je n’en doute pas maître Falkaïr, et votre courage vous honore. Nous en parlerons quand même au roi dès que nous lui aurons parlé de notre projet. Je vous le promets.

— Eh bien soit. Après tout, ce n'est pas une mauvaise idée. Et cette alliance en vaut bien une autre par les temps qui courent.

— Nous allons devoir vous quitter maître. Ce fut un véritable honneur que d'avoir fait votre connaissance.

— De même pour moi. Je sais reconnaître de vaillants guerriers quand j'en croise. Et vous faites partie de ceux-là. Prenez soin de vous et filez. La steppe est grande, et avec mes chevaux, nuls ne pourra vous rattraper, mais cette nuit, vous serez plus vulnérables.

— Nous dormirons à tour de rôle et demain, nous serons à Kermèlès.

— Qu'Argimpasa et Tabiti vous entendent et vous protègent !

Ils se levèrent et Falkaïr les emmena vers les chevaux. Il leur fournit tout ce dont il pourrait avoir besoin ainsi que la nourriture et les salua une dernière fois. Quelque chose lui susurra à l'esprit qu'ils allaient se revoir un jour. La paix semblait prendre fin et de grandes batailles s'annonçaient, avec leurs lots de gloire, de sang et de morts aussi.



Le soleil descendait doucement et les couleurs se renforçaient donnant à la steppe cette force qui lui était propre. Les verts soutenus rivalisaient avec le bleu intense du ciel. Thomyris et Keraïnis étaient remontées sur leur monture et s'apprêtaient à redescendre de la colline. La lumière les inondait de sa chaleur et elles se sentaient bien. La reine s'était ressourcée comme elle s'y attendait.

— Il est presque temps de rentrer Keraïnis, ne crois-tu pas ?

— En effet ma reine. Nous arriverons sans doute au village avant le coucher du soleil, et cette dernière course nous videra la tête.

— Attends !

— Que se passe-t-il ma reine, un souci ?

— Ne vois-tu pas là-bas ? Ce nuage de poussière ?

Keraïnis mit sa main en visière, légèrement aveuglée par le soleil et aperçut à quelques milles, ce qui semblait être des cavaliers au galop.

— Des cavaliers ! Une dizaine sans doute. Ma vue ne me trompe pas ! Il faut partir et vite !

— Suis-moi Keraïnis, nous reprendrons le même chemin qu'à l'aller, c'est le plus court jusqu'à Kermèlès !

Et les deux cavalières poussèrent leurs montures au galop. La descente de la colline ne prit qu'un instant, mais le cours d'eau était plus large et elles durent le franchir doucement afin de ne pas blesser leur jument. Une fois passées, elles reprirent leur course. Au bout d'un long moment, elles s'arrêtèrent et reposèrent un peu les juments. Thomyris descendit et parla à Tillis afin de la calmer. La jeune jument sentait quelque chose d'anormal et ses oreilles s'agitaient dans tous les sens.

C'est là qu'elle vit les cavaliers au sommet de la colline. Cela semblait impossible et pourtant, ils avaient parcouru la moitié de la distance qui les séparaient à une vitesse folle et ne s'arrêtaient pas.

— Vite ma reine, ils descendent la colline ! Nous ne devons plus nous arrêter avant Kermèlès !

Thomyris remonta en selle et passa devant. Elles longèrent le ruisseau, mais à l'allure où elles galopaient, elles continuèrent plus loin que le point où elles avaient bifurqué en arrivant. Elles ne s'en aperçurent que trop tard.

— Nous ne sommes pas passées par là ! dit Thomyris essoufflée. Il faut reprendre sur notre droite. Et vite, ils se rapprochent.

— Je vous suis, mais ma monture semble moins fringante qu'avant.

— Il faudra qu'elle tienne pourtant, nous n'y sommes pas encore. Allez, Keraïnis, filons pour ne plus nous arrêter.

Elles reprirent leur course effrénée, mais trop souvent, Thomyris devait s'arrêter afin de ne pas trop distancer sa compagne de chevauchée. Elles perdaient beaucoup de temps et les cavaliers semblaient poussés par tous les démons de la steppe. Elles commençaient à entendre le grondement de leurs sabots marteler la terre. Et même si la peur n'avait pas encore percé leur cœur, un sentiment de panique semblait gagner Keraïnis. Thomyris le sentait et ne pouvait rien faire. Kermèlès était encore loin et à ce rythme, les cavaliers allaient les rattraper à coup sûr.

Même armées, elles savaient que, contre une dizaine de cavaliers, elles ne feraient rien. Elles en tueraient tout au plus trois ou quatre avant d'être blessées ou pire. Mais que voulaient-ils et surtout qui étaient-ils ? Des Scythes ? Ils ne leur feraient rien, tout du moins pas s'ils connaissaient Jarakyn. Mais le roi du sud avait-il étendu sa renommée jusqu'aux contreforts des monts Caucasus ? Rien n'était moins sûr. Et cela ne fit qu'inquiéter Thomyris.

Elle en était là dans ses pensées quand elle se retourna. Et elle vit les cavaliers se séparer en deux groupes. Elles allaient être prises en tenaille et ne pourraient rien tenter. La seule

chance était de pouvoir affaiblir le premier groupe qui les atteindrait. Elle savait tirer à l'arc en arrière et leur réserverait quelques surprises, mais Keraïnis et sa monture commençait à s'épuiser. Tillis était effrayée et sa course n'était plus aussi fluide et puissante.

Thomyris sut qu'elles devraient faire face.

— Allez ! Nous avons encore une chance de leur échapper. Ne nous retournons pas et fonçons ! Ils finiront bien par s'épuiser.

— Impossible ! Kermèlès n'est pas en vue et ils se rapprochent !

Ces cavaliers étaient des Alains¹⁰, et ils étaient comme fous ! Grands, aux cheveux blonds, ils chevauchaient comme si leur vie en dépendait, dans des tuniques de cuir, l'arc au dos et l'épée accrochée solidement à leurs selles. Terribles, leurs hurlements annonçaient la mort ! Furieux de voir que les deux proies qu'ils chassaient leur donnaient tant de fil à retordre. Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de traits de flèches et ne doutaient pas de leur victoire. Et par Argimpasa, qu'ils allaient vite !

Keraïnis n'en pouvait plus, mais ne disait rien. Elle suivait tant bien que mal la cadence infernale imposée par sa reine, mais sentait qu'elle ne tiendrait pas longtemps. Il le fallait pourtant. Elle n'osait même pas imaginer ce qu'il se passerait si elles devaient tomber entre les mains de ces inconnus. La

¹⁰ *Les Alains forment un peuple scythique, probablement originaire d'Ossétie. Ce sont des cavaliers nomades apparentés aux Sarmates du Kirghizstan et très proches des Lazyges et des Taïfales. Ils n'ont de roi qu'eux-mêmes et sont très belliqueux. La première mention de leurs raids apparaît sous la plume de l'historien juif du 1^{er} siècle de l'antiquité romaine, Flavius Josèphe, qui signale que « les Alains sont une tribu de Scythes, habitant sur les bords du Tanaïs et du marais de la Méotide... »*

peur au ventre, elle poussait son cheval dans ses extrêmes limites. Par tous les dieux, se disait-elle, où était Kermèlès ? Thomyris commençait à douter de la direction qu'elle avait prise. Dans la panique, ne se dirigeaient-elles pas trop à l'ouest ? Elles ne devaient être qu'à quelques milles de leur cité, mais comment en être sûr et comment raccourcir le plus possible le trajet ?

La jeune cavalière commençait à percevoir le cri de ses poursuivants et surtout, sur sa droite et un peu en retrait, elle aperçut le deuxième groupe de cavaliers. Elles allaient être rattrapées et devaient se battre, ou mourir. Mais cela ne l'effraya pas. Moins que ce qu'elle s'imaginait en fait.

Élevée comme les garçons, les jeunes filles scythes étaient entraînées dès leur plus jeune âge au maniement des armes et à la pratique du cheval. L'honneur de la bataille et du respect de l'adversaire, ainsi que celui de mourir au combat ne leur était pas inconnu. Mais c'était des filles, et c'est cela qui la tétanisait. Face à de rudes guerriers, elle savait ce qu'il faudrait endurer en cas de défaite. Mieux valait mourir. Pourtant, elle se dit que ce n'était pas le jour. Les lumières étaient trop belles en ce crépuscule qui s'annonçait.

La première flèche siffla et se planta au sol, non loin de Thomyris.

S'arrêter et c'était perdre du temps, continuer et elles seraient rattrapées. Thomyris avait ralenti l'allure afin de se mettre à côté de Keraïnis.

— Ma reine, attention ! Ils tirent !

— Nous sommes perdus si nous continuons Keraïnis, mieux vaut les attaquer de face. Sois courageuse et suis-moi !

Elles bifurquèrent vers la gauche rapidement et se dirigèrent droit sur le premier groupe de cavaliers. Ces

derniers n'étaient en fait que quatre et elles pourraient, avec de la chance, en venir à bout. Mais les cinq ou six autres avaient aperçu leur manœuvre et rejoignaient le groupe.

Thomyris savait que l'espoir était minime, mais si elles arrivaient à se débarrasser du premier groupe, le deuxième abandonnerait peut-être.

C'était sans compter sur l'opiniâtreté des Alains et leur soif de chasse.

Elles n'étaient plus qu'à un grand trait de flèche quand Thomyris tira son premier dard mortel. L'un des cavaliers glissa, touché par le trait précis, et resta pris dans une sangle de sa selle. Condamné par son propre cheval, sa tête heurta le sol plusieurs fois avant d'éclater enfin.

L'espoir renaissait, lorsque à sa deuxième flèche, un cavalier se tint la gorge, traversée de part en part. Jarakyn aurait été fier de voir ses longues heures de pratique porter aussi bien ses fruits. Keraïnis en fit de même, mais sans grande précision. Son tir se perdit, trop bas dans les herbes. Elle rageait de ne s'être pas entraînée plus et d'avoir fait passer les plaisirs du corps avant ceux du combat. Son père, Tragan, lui reprochait assez souvent ses escapades dont il ne savait rien heureusement, du moins, dont il feignait l'ignorance.

Si les tirs mortels de la reine réduisaient le nombre, ils ne faisaient qu'exacerber la rage des guerriers. Les cinq autres approchaient et il faudrait composer avec. Un des deux cavaliers restant, tira une flèche qui toucha Tillis à l'arrière-train. La jument se cabra de douleur et Thomyris failli tomber. Mais la courageuse monture se replaça et sa cavalière put tenter de retirer rapidement la flèche. Par chance, les pointes étaient lisses et elle pu l'extraire facilement. Mais Tillis ne pouvait plus courir.

— Dos à dos Keraïnis ! On leur fait face jusqu'à la mort !

La rage dont faisait preuve Thomyris redonna un courage inespéré à la jeune fille. Elles avaient encore assez de flèches pour tenir, mais chaque trait devait porter la mort, sans quoi...

Les cavaliers restant virent avec surprise que les deux cavaliers qu'ils pourchassaient étaient de jeunes et magnifiques femelles. Ils se mirent à tourner très rapidement autour de leurs proies dans un cercle parfait, arcs bandés. Ils étaient si proches qu'il était impossible pour les deux camps que leurs flèches ne fussent mortelles. Mais le nombre parlait en défaveur des filles et elles se regardèrent, vaincues. Elles savaient qu'à la moindre tentative, elles seraient abattues.

— Nous sommes perdues ma reine. Jamais nous ne reverrons Kermèlès.

— Tais-toi Keraïnis. Une Scythe ne s'apitoie pas. Tu devras rester digne et surtout te taire ! Quoi qu'il arrive, laisse-moi parler. Promets-le !

Surprise, Keraïnis ne comprit pas cette réaction si tranchante.

— Je vous le promets ! Mais...

— Silence maintenant !

Les guerriers ralentirent, puis s'arrêtèrent, les arcs braqués sur leurs captives. L'un des cavaliers les harangua dans un dialecte étrange. Guttural et lent, elles n'avaient rien entendu de la sorte. Ce n'était pas vraiment du scythe, même si Thomyris y décelait quelques mots aux consonances connues.

— Je suis Thomyris, fille d'Asphalée et de Theriban et je protège la princesse Keraïnis !

À ces mots, Keraïnis ouvrit de grands yeux. Mais le regard de Thomyris, d'une telle intensité, la dissuada de dire quoi que ce soit.

Un grand cavalier blond, portant une hache dans le dos, sortit du cercle et s'adressa à elle.

— Thomyris... Vous êtes sur nos terres et vous venez de tuer deux des nôtres. Vous méritez donc la mort.

Il avait dit ça lentement, toujours de cette voix profonde et inquiétante.

Thomyris se redressa sur sa selle, montrant que ces paroles ne la touchaient pas. Elle rangea son arc dans le goryte, et dégaina son épée. Posant sur Keraïnis son terrible regard, elle lui sourit et ce sourire valait toutes les armes du monde.

Les cavaliers bandèrent leurs arcs et le grincement des branches n'augurait rien de bon. Mais Thomyris jeta son épée aux pieds du terrible cavalier, leur chef sans doute.

— Descends de ton cheval !

Des rires fusèrent des hommes qui savaient qu'ils allaient passer un bon moment. Leur chef était inventif. La nuit serait bonne et longue.

Thomyris s'exécuta.

— Avance !

Elle s'approcha de l'homme et nullement soumise, le toisa comme si ce n'était qu'un larbin.

Il tourna autour d'elle avec son cheval, lentement, savourant cet instant. Sa captive était belle. Terriblement belle, avec son regard bleuté et ses longs cheveux blonds, gorgés de soleil et de vent. Elle ferait une merveilleuse esclave, après qu'il eut joué un peu avant avec elle. Il lui prit les cheveux d'une main et de l'autre, dégaina son épée.

— Nooon ! Cria Keraïnis.

— Tu avais promis, dit Thomyris, dans un regard presque implorant.

Et Keraïnis comprit. Elle appréhendait ce qu'elle venait de saisir, mais c'était ainsi. Thomyris, pour l'épargner, la faisait passer pour une princesse, et elle était sa servante. Ainsi, peut-être lui épargneraient-ils l'humiliation au profit d'une hypothétique rançon.

— Je devrais te tuer sur le champ. Mais je ne suis pas le chef et je dois te ramener à mon campement. Là, tu parleras et tu nous diras tout, je te le promets.

Il regarda ses hommes, fier de sa position, imaginant les tourments qu'elle allait endurer si elle refusait de parler. Et même si elle parlait, elle regretterait d'avoir tué deux hommes. Tous rirent grassement en pensant à cette éventualité. Personne ne se taisait longtemps là-bas...

Deux hommes se saisirent des deux femmes et les attachèrent solidement, puis les jetèrent sur leurs montures vides. Ils s'arrangèrent pour qu'elles ne puissent plus bouger par un entrelac de cordes savamment nouées. Ainsi ficelées, Keraïnis et Thomyris furent bâillonnées.

Le chef s'approcha d'elles. Il releva sèchement la tête de Keraïnis et la regarda dans les yeux. Elle était très belle aussi, mais c'était une princesse. Il la réserverait à Denkaï, leur grand chef. Quant à l'autre...

De sa voix terrible, il dit :

— Un mot, un cri et on se met au galop. Le bruit que nous ferons couvrira tes hurlements.

Elles savaient que dans cette position très inconfortable, toute course leur casserait le dos. Humiliées, elles fermèrent les yeux en signe d'acquiescement.

— Bien ! Partons, nous passerons la nuit plus loin vers la colline et ramènerons ce butin à notre chef. Allez chercher

Tamīr et Mouldouk et qu'on leur fasse une sépulture digne. Ce soir, nous chanterons pour eux et nous boirons !

À ces mots, les guerriers levèrent leurs épées dans un grand hurlement viril. Puis ils se dirigèrent tranquillement vers la colline. La chasse étant terminée, toute précipitation était inutile et la nuit allait bientôt envelopper la steppe dans un drap de mystère.



Les chevaux de Falkaīr faisaient des merveilles ! Jamais Syras n'avait pris autant de plaisir à chevaucher dans les steppes de son enfance. Il en était de même pour Kyriathis qui retrouvait, par magie des lieux, les sensations de son enfance.

Ils galopaient depuis que le soleil était à son zénith et les chevaux semblaient inépuisables. Quelles montures ! L'un s'appelait Xosha et l'autre Elgast. Ils se ressemblaient beaucoup avec leur robe noire qui brillaient sous le soleil. Dire qu'ils galopaient était trop simpliste. Ils effleuraient à peine le sol et développaient la puissance que les deux compères avaient subodoré avant même de les avoir montés. Leur facilité à appréhender le terrain était tout bonnement hallucinante, et les deux amis ne s'y trompaient pas. Ils avaient entre les jambes bien plus que ce qu'un homme pouvait espérer...

Ayant déjà passé le Kouban depuis longtemps et ils y avaient fait boire leurs chevaux avant la prochaine halte. Ils décidèrent un peu à contre-cœur de ralentir l'allure. Le soleil déclinait petit à petit sur l'horizon et bientôt, il leur faudrait trouver un endroit où se protéger un peu du vent certain de la soirée. Même si l'été était chaud la journée, les nuits

pouvaient être glaciales, et une petite butte les protégerait sûrement.

— Regarde sur la droite Syras, une belle colline nous servira d'abri.

— En effet ! Dommage qu'il faille s'arrêter. J'aurai galopé ainsi toute la nuit, par Arès !

— De même pour moi, mais la faim commence à se faire sentir et mon vieux cul se tale plus vite qu'avant, même si ma monture est plus confortable que tout ce que j'ai à la maison !

Ils rirent de bon cœur, heureux comme deux gamins qui viennent de s'enivrer à peine et à qui rien ne fait peur.

— Allez, une dernière poussée vers le sommet. Le dernier arrivé prépare le repas !

— J'espère bien que ce sera toi, tu cuisines bien mieux !
Yai !

Et ils repartirent à la vitesse du vent, comme si les milles qu'ils avaient déjà parcourus n'avaient jamais existé.

En très peu de temps, ils arrivèrent dans l'ombre de la petite butte qui semblait plus haute que prévu et Kyriathis sut qu'il mangerait bien ce soir. Il fouilla dans une sacoche qui pendait à sa selle.

— Eh bien, si on n'aperçoit pas Kermèlès depuis là-haut, c'est que les Dieux nous jouent des tours !

— Qu'ils t'entendent mon ami, qu'ils t'entendent, dit Kyriathis. De toutes manières, nous n'en serons pas loin, la carte fournie par Démétrios nous indique une dizaine de milles tout au plus dans cette direction.

Et il montra un point invisible vers l'horizon qui n'existait pas, mais que l'espoir leur indiquait de suivre.

— Je gage que l'on va commencer à voir des traces de vie, tout du moins, des empreintes de chevaux.

Ils gravirent tranquillement la pente douce qui menait au sommet. Les couleurs étaient splendides et leur rappelaient tellement de bons souvenirs que toutes paroles étaient superflues. Le bleu du ciel se teintait de rose et le soleil réchauffait encore un peu leurs visages burinés. Leurs faces burinées rayonnaient. Ils vivaient ces instants que les dieux leur octroyaient, comme pour les préparer aux magnificences qu'on leur promettait après la mort.

— Regarde Syras !

Kyriathis montrait des traces de chevaux. L'herbe était couchée, piétinée, et il était évident qu'une horde était passée par là.

— Oui, je les ai remarquées aussi. Curieux.

Il sauta de Xosha et s'accroupit, arrachant quelques touffes d'herbes écrasées. Bon pisteur jadis, il n'avait rien perdu de ses talents.

— Hum... Ça ne fait pas si longtemps qu'ils sont passés par là. Nous devons être vers le fleuve quand ils ont gravi la colline.

— Et ils sont redescendus par là. Il montra une trace fraîche d'herbes couchées. Des éclaireurs de Kermèlès sans doute.

— Sans doute oui. Ils rentraient peut-être chez eux. C'est bon pour nous ça. Demain, les traces seront faciles à suivre.

— Redescendons et installons-nous en bas. La colline nous abritera du vent du nord. Au fait, Syras, c'est toi qui cuisines, et je prendrai le premier tour de garde ce soir.

Le soleil commençait à frôler l'horizon et l'instant bleu qui précède la nuit noire allait apporter son lot de sons fantomatiques et de forme étranges. Syras aimait ce moment,

lui rappelant les frayeurs que lui racontaient les anciens jadis, autour d'un bon feu, emmitoufflé dans une chaude pelisse. Il se dépêcha d'extraire un ou deux morceaux de tourbe sèche qui foisonnait aux abords du petit ruisseau. Cela alimenterait le feu cette nuit, sans faire trop de flammes et en diffusant une chaleur apaisante.

Kyriathis s'assit dans l'herbe, sorti les deux cartes que lui avait fournies Démétrios et les positionna au sol, par rapport au soleil couchant. Il put, après quelques efforts de réflexion, se situer approximativement et d'un doigt gras de terre, indiqua l'emplacement de la colline où ils étaient. Cela servirait peut-être un jour à d'autres explorateurs. Il calcula qu'il avait parcouru plus de vingt milles depuis Gorgippia et qu'il leur resterait, tout au plus la même distance pour arriver à Kermèlès. Il enroula le précieux parchemin et se jura d'y apporter toutes les indications qu'il pourrait.

Pour l'instant, la fatigue de l'aventure le gagnait de la manière la plus agréable. Il se sentait utile et joyeux. La mission confiée par la belle Ilona était en soit, un cadeau. Quoi qu'il arrive, il se montrerait digne de confiance, et savait que Syras en ferait de même, tout autant dévoué à sa reine.

Bercé par le vent de l'imprévu, il s'allongea, une brindille entre les dents. Il contempla l'immensité du ciel bleu foncé, où commençait à poindre ces curieux petits points lumineux. Les Scythes y voyaient les yeux des innombrables petites divinités qui se chamaillaient là-haut et qui ouvraient le voile sur le pays des grands Dieux qui ne se montraient jamais.

Les chamans disaient que c'était à cause de la lumière. La puissance de Tabiti, Argimpasa et les autres se manifestaient par la puissance de leur éclat, et que nul humain ne pouvait soutenir une clarté qui aurait même occulté celle du soleil.

— Ah bravo ! Monsieur se la coule douce pendant que je m'échine à trouver de quoi faire le feu !

— Tss tss... Tu as perdu notre pari, dit-il.

— Je t'ai laissé gagner oui, sinon, qu'aurions-nous mangé ?

— Mauvais joueur va ! Mais tu as raison, j'y gagne à ce que tu t'occupes de nos tristes estomacs. Rassure-toi, je prendrai le premier tour de garde ce soir.

— Voilà qui me va. Quelques heures de sommeil avant de repartir ne me seront pas inutiles.

— Je me demande comment nous avons fait pour presque oublier cette merveilleuse steppe, et la magie qu'elle cache.

— Le confort, Kyriathis, le confort ! Ton foyer douillet, la paix d'Olbia, son climat clément sont les raisons de cela.

— Tu as sans doute raison. Je me rappelle aussi de la rudesse de cet endroit l'hiver. De ces vents fous et glacés, de ces nuits interminables et de ces étendues qui n'en finissaient plus.

Syras alluma un petit feu sans fumée et sortit de sa sacoche quelques morceaux de viande légèrement séchées qui, avec quelques herbes et du pain¹¹ leur calerait le ventre jusqu'à trouver mieux demain. Une gourde de l'excellent vin de Falkaïr finirait de ravir leur palais et leurs âmes.

Kyriathis se releva et planta son épée profondément en terre afin d'y attacher la corde qui retenait Elgast. Syras lui tendit la sienne et les deux chevaux purent brouter et se

¹¹ *Pétirie, la farine sert à fabriquer du pain (ártos en grec) ou des galettes, simples ou mélangées à du fromage ou du miel. Le levain est connu. À partir de cette époque, les Grecs utilisent un composé alcalin ou de la levure de vin comme agent levant. Les pâtons sont cuits à la maison dans un four en argile (ipnos), surélevé par des pieds. Les scythes utilisèrent cette technique plus tard.*

reposer un peu. Leur harnachement doré aurait fait passer les deux compères pour de grands rois, si leurs accoutrements ne les avaient pas trahis. À eux seul, les deux chevaux valaient une vie de labeur et il n'était pas question qu'on leur joue un mauvais tour. Syras s'était juré qu'il préférerait passer par le nord et rejoindre Olbia en passant par Tanaïs que d'essuyer le refus d'un capitaine concernant sa monture.

Le repas se passa de la plus agréable des manières et nos deux amis se racontèrent à tour de rôle quantités d'aventures qu'ils appréciaient mutuellement. Ils se rendirent compte qu'ils se connaissaient sans se connaître et qu'il y avait en chacun d'eux, bien plus qu'il n'y laissait paraître. Syras surtout, entendait le récit de quelques sombres batailles et sans que Kyriathis ne se mette jamais en valeur, il sut que l'homme qu'il avait en face de lui était exceptionnel. Le général Nensha renaissait et il lui semblait que quelques-unes des plus belles pages de sa vie allaient s'écrire bientôt.

Et ces pages ne s'écriraient pas sans lui...

Le soleil était déjà couché depuis longtemps et Syras dormait quand Kyriathis se leva pour assouvir un besoin naturel. Il passa à côté des chevaux qui paissaient encore mollement, quand soudain, Xosha leva la tête et fixa l'horizon. Ses oreilles avaient perçu quelque chose, et cela rassura Kyriathis. Ce dernier avait entendu un bruit aussi, des voix ou des rires, mais il n'en était pas sûr. Le vent qui soufflait déformait tout. Était-ce les fantômes des morts de la steppe ou quelques démons scythes qui se repaissaient des âmes d'innocents ?

Il décida de gravir la colline afin d'en avoir le cœur net et silencieusement commença l'ascension. Fatigué, il attendait que Syras prenne la relève et avait bien failli s'assoupir aussi. Mais il se souvenait des peines qu'il avait infligées à ses